

Le quartier du Petit-Bruxelles

En dépit du fait que l'activité d'extraction du porphyre et la taille des pavés de la Carrière de Quenast ont engendré beaucoup de **nuisances** (coups de marteau, explosions, machinerie, poussière, trafic, bruits de chaînes), elles ont néanmoins procuré du **travail** et un **revenu** à beaucoup de familles. Si le salaire des ouvriers n'était pas bien élevé, les Quenastois en retiraient en revanche quelques **avantages**, comme des impôts communaux insignifiants ou des services communaux assurés par le personnel des carrières. La Carrière a également procuré un **logement** à nombre de ses ouvriers en construisant de **nouveaux quartiers** en périphérie de l'ancien village (le Petit-Bruxelles, rue Quenestine, rue des Agaces, la cité de la Vallée, la cité Floréal, la cité Germinal), pour répondre à la forte expansion démographique à la fin du XIX^e siècle et dans une bonne première moitié du XX^e.



Un accord bilatéral d'**échange de main-d'œuvre** (Protocole du 23 juin 1946) entre la Belgique et l'Italie fit venir beaucoup d'Italiens chez nous pour travailler dans les mines de charbon, les aciéries et les carrières. Les Carrières de Quenast, dirigées à cette époque par Léon Jacques, saisirent l'occasion de faire venir des ouvriers supplémentaires à un coût intéressant. L'infrastructure industrielle de la Belgique se trouvait, à la sortie de la guerre, en assez bon état, mais elle manquait de main-d'œuvre et de charbon pour la faire fonctionner. Pendant la guerre, l'occupant avait envoyé des prisonniers de guerre au fond des mines, des Russes, des Polonais, des Ukrainiens. Mais après la guerre, la plupart de ceux-ci furent rapatriés et ils furent remplacés par les vaincus, des Allemands et des Autrichiens. En raison de la Convention de Genève, cette situation ne pouvait pas durer. Et malgré les avantages sociaux et financiers qui leur étaient promis, les ouvriers belges se sont détournés de ce travail pénible et dangereux. Le patronat était dans l'embarras. L'Italie quant à elle était terriblement dévastée, avait trop de bouches à nourrir et manquait du combustible indispensable à sa relance économique. C'est ce qui permit de mettre en place rapidement cet échange de main-d'œuvre contre du charbon. C'est ainsi que le village de Quenast accueillit des **centaines de nouveaux travailleurs italiens et leur famille**.

Le puits tour Eiffel abreuve tout un quartier.



Au quartier du Petit-Bruxelles, constitué de 5 bataillons de 14 maisons mitoyennes identiques, il n'y avait pas l'eau courante. Pour pourvoir aux **besoins en eau des familles** d'ouvriers, les Carrières décidèrent de forer, entre ces rangées, en **1913**, des puits qui remonteraient l'eau. Le puits dit Tour Eiffel est le dernier vestige de ceux-ci. On installa une éolienne en haut d'une structure métallique fixée à un portique en béton protégeant l'ouverture. Les dimensions de la structure en béton sont approximativement de 4,3 mètres de côté et de 4 mètres de haut. Le passage est autorisé des deux côtés de la pompe tant à pied qu'en voiture et permet de rejoindre les garages situés à l'arrière, les jardins, le site de la Pierre qui Hurle, ainsi que la plaine de jeux communale équipée d'un terrain de mini-foot.

La distribution d'eau se faisait tous les deux jours, ce qui s'est avéré trop peu au regard de l'évolution du standing de vie et de l'hygiène. Le système fut utilisé jusque dans les années **1950**, date à laquelle il fut relayé par les **canalisations d'eau de ville**. Le puits a été comblé. La structure métallique a été démontée pour éviter les accidents. Et le socle est resté en l'état pendant de nombreuses années.



On a nommé cette pompe « puits tour Eiffel » en référence à ce symbole du progrès de l'ingénierie présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1889 et surtout pour sa ressemblance aux lignes de son modèle parisien.

En **2018**, la Commune confia à Fabien Glineur, restaurateur de monuments, la **réparation** de la structure en béton du puits afin de la protéger contre la dégradation due au temps et de redonner un coup de fraîcheur à ce **témoin de la vie sociale et industrielle** de l'époque.

Préserver la mémoire d'un puits, c'est participer à l'**enracinement de l'avenir**, c'est respecter les symboles fondamentaux qui persistent dans le cœur et l'imaginaire humain.



La Pierre-qui-hurle, commémoration de la pierre

Un monolithe de porphyre de plusieurs tonnes a été installé en 1989 sur une des parcelles de terre occupées par les jardins des ouvriers carriers. Cette pierre symbolise le **courage**, la **fatigue** et le **combat physiques** demandés aux ouvriers pour l'extraire et la tailler.



La Pierre-qui-hurle, au fil des années 1990, est devenue une association de fait qui défend le Patrimoine, les Arts et les Lettres, et qui prône le devoir pour toute personne de se cultiver. En particulier, **organiser des rencontres** culturelles et artistiques autour de cette pierre et **cultiver la mémoire** de nos aïeux qui, par leur dur labeur, ont permis aux générations suivantes de s'élever et de se cultiver est un message de **gratitude** envers eux.

L'endroit fut à partir de 1994 le **rendez-vous** annuel de **nombreux artistes** désireux d'échanger des idées et des sensations avec le public. L'initiateur de cet événement, Philippe Brahy, tenait à ce que ces **commémorations** de nos ancêtres carriers soient un lieu de **rencontre** entre des **artistes de valeur** qui n'ont pas la grosse tête et les **familles** sensibles aux différentes formes de l'art.

C'est la pluralité de ces rencontres qui faisait leur charme. Le temps d'un week-end du mois d'août, des artistes récitaient leurs textes ou ceux empruntés à de plus grands poètes, illustrant le fait que l'art est présent partout et pas uniquement chez une poignée de privilégiés. Il était permis à des **artistes de tous bords** d'exposer et de rencontrer leur public, mais aussi de réunir leurs idées pour d'éventuelles futures collaborations. Ici, les auteurs, les peintres, les musiciens, etc. apprenaient à se découvrir et à partager leurs arts respectifs. Il y avait des mini-concerts, des projections de courts métrages, une bourse aux livres, des récitals de poésie, des repas champêtres.

Sur cette masse informe de porphyre figure une plaque sur laquelle est gravé le poème suivant :

*La lumière
Serait cet étroit passage
Entre
Une pierre
Et tous les noms que porte la pierre
En son centre de gravité,
Entre
Les noms d'une pierre
Et les creux qui sont la pierre.
Ainsi serait peut-être la lumière des choses,
Un étroit passage
Un passage imperceptible et fragile
Entre les choses
Et les choses elles-mêmes.*

YVES NAMUR (*Le livre des sept portes*)
soutenu par le Centre culturel de Rebecq,
7 août 1994.

Bien que situé sur un terrain privé, l'accès au site est autorisé au public. Il se trouve dans le prolongement du chemin d'accès au puits, au bout du sentier enherbé, en direction des champs.

Une visite à ces lieux de mémoire peut naturellement s'inscrire dans la continuité d'une visite aux carrières de Quenast et au musée du Porphyre du moulin d'Arenberg à Rebecq.